

nier mot, en me quittant, fut qu'il partait pour l'armée dans la nuit, et qu'il désirait que nous pussions nous revoir. « Car, ajoutait-il, dans la crise » des circonstances, et avec nos jeunes » soldats, c'est à nous autres chefs à ne » pas nous épargner. » Hélas ! il ne devait plus revenir !

Bessières aimait sincèrement l'Empereur, et lui portait une espèce de culte; il n'eût certainement pas, plus que Duroc, abandonné ni sa personne, ni ses destinées. Et il semble que le sort, si décidément prononcé contre Napoléon, dans ses derniers momens, en lui enlevant deux amis aussi vrais, se soit plu à lui ôter la plus douce jouissance, et à priver deux de ses plus fidèles serviteurs de leur plus beau titre de gloire : celui de la reconnaissance envers le malheur.

L'Empereur avait fait transporter aux Invalides, à Paris, les restes de deux hommes qu'il aimait et dont il se savait tant aimé. Il leur réservait des honneurs extraordinaires; les événemens qui ont suivi les en ont privés; mais l'histoire, dont les pages sont plus impérissables encore que le marbre et le bronze, les

(Janv. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 217
a consacrés à jamais, et les sauve pour toujours de l'oubli des hommes. *

Dimanche 28.

Étude de l'anglais, etc. — Détails. — Réflexions, etc. — Promenade à cheval. — Cheval embourbé, autres traits caractéristiques.

Nos jours se passaient, comme chacun le soupçonne, dans une grande et insipide monotonie. L'ennui, les souvenirs, la mélancolie, étaient nos dangereux ennemis; le travail notre grand, notre

* Voici ce que l'on trouve dans *la Campagne de Saxe de 1813*, par le baron d'Odeleben, témoin oculaire, sous la date du dix août, au moment de la reprise d'armes, deux ou trois mois après la mort de Duroc.

« Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Makersdorf, et montra au Roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé; il manda le propriétaire de la petite ferme où le Grand-Maréchal était mort, et lui assigna la somme de vingt mille francs, dont quatre mille francs pour un monument en l'honneur de Duroc, et seize mille francs pour les propriétaires de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la soirée, en présence du curé et du juge de Makersdorf, l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger ce monument. »

unique refuge. L'Empereur suivait très-régulièrement ses occupations, l'anglais était devenu pour lui une affaire importante. Il y avait près de quinze jours qu'il avait pris sa première leçon, et, à compter de cet instant, quelques heures tous les jours, depuis midi, avaient été employées à cette étude, tantôt avec une ardeur vraiment admirable, tantôt avec un dégoût visible, alternative qui m'entretenait moi-même dans une véritable anxiété. J'attachais le plus grand prix au succès, et je craignais chaque jour de voir abandonner les efforts de la veille; d'en être pour l'ennui mortel que j'aurais causé, sans le résultat précieux que je m'étais promis. D'un autre côté, chaque jour aussi j'étais aiguillonné davantage, en me voyant approcher du but auquel je tendais. L'acquisition de l'anglais pour l'Empereur était une véritable et sérieuse conquête. Jadis il lui en coûtait, disait-il, annuellement pour de simples traductions, cent mille écus, et encore, observait-il, les avait-il bien à point nommé? étaient-elles fidèles? Aujourd'hui nous nous trouvions emprisonnés au milieu de cette langue, entourés de ses productions; tous les

grands changemens, toutes les grandes questions que l'Empereur avait créés sur le continent, avaient été traités par les Anglais en sens opposé; c'étaient autant de faces nouvelles pour l'Empereur, auquel elles étaient jusque-là demeurées étrangères.

Qu'on ajoute que les livres français étaient rares parmi nous, que l'Empereur les connaissait tous et les avait relus jusqu'à satiété, tandis que nous pouvions nous en procurer une foule d'anglais tout à fait neufs pour lui. Enfin l'acquisition de la langue d'un étranger devient un titre à ses yeux, c'est un agrément pour soi, un véritable avantage, c'est une facilité de pourparler, et en quelque sorte un commencement de liaison pour tous deux. Quoi qu'il en soit, j'apercevais déjà le terme de nos difficultés; j'entrevois le moment où l'Empereur aurait traversé tous les dégoûts inévitables du commencement. Mais qu'on se figure si l'on peut tout ce que devait être pour lui l'étude scolastique des conjugaisons, des déclinaisons, des articles, etc. On ne pouvait y être parvenu qu'avec un grand courage de la part de l'écolier, un véritable artifice de la part du maître.

Il me demandait souvent s'il ne méritait pas des férules, il devinait leur heureuse influence dans les écoles; il eût avancé davantage, disait-il gaîment, s'il eût eu à les craindre. Il se plaignait de n'avoir pas fait de progrès, et ils auraient été immenses pour qui que ce fût.

Plus l'esprit est grand, rapide, étendu, moins il peut s'arrêter sur des détails réguliers et minutieux. L'Empereur, qui saisissait avec une merveilleuse facilité tout ce qui regardait le raisonnement de la langue, en avait fort peu dès qu'il s'agissait de son mécanisme matériel. C'étaient une vive intelligence et une fort mauvaise mémoire; cette dernière circonstance surtout le désolait; il trouvait qu'il n'avancait pas. Dès que je pouvais soumettre les objets en questions à quelque loi ou analogie régulière, c'était classé, saisi à l'instant; l'écolier devançait même alors le maître dans les applications et les conséquences; mais fallait-il retenir par cœur et répéter les élémens bruts, c'était une grande affaire; on prenait sans cesse les uns pour les autres, et il serait devenu trop fastidieux d'exiger d'abord une trop scrupuleuse régularité. Une autre difficulté, c'est

qu'avec les mêmes lettres, les mêmes voyelles, ces mots nous demandaient une tout autre prononciation; l'écolier ne voulait reconnaître que la nôtre; et le maître eût décuplé les difficultés et l'ennui, s'il eût voulu exiger mieux. Enfin l'écolier, même dans sa propre langue, avait la manie d'estropier les noms propres; les mots étrangers, il les prononçait tout à fait à son gré; et une fois sortis de sa bouche, quoi qu'on fit, ils demeuraient toujours les mêmes, parce qu'il les avait, une fois pour toutes, logés de la sorte dans sa tête. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver pour la plupart de nos mots anglais, et le maître dut avoir la sagesse et l'indulgence de s'en contenter, laissant au temps à rectifier peu à peu, s'il était jamais possible, toutes ces incorrections. De ce concours de circonstances, il naquit véritablement une nouvelle langue qui n'était entendue que de moi, il est vrai; mais elle procurait à l'Empereur la lecture de l'anglais, et il eût pu, à toute rigueur, se faire entendre, par écrit: c'était déjà beaucoup, c'était tout.

Cependant l'Empereur continuait régulièrement ses campagnes d'Égypte

avec le Grand-Maréchal. Ma campagne d'Italie était finie depuis long-temps : nous la touchions et retouchions sans cesse, quant à sa forme typographique, à la contexture des chapitres et à la coupe des paragraphes, etc. On en verra, dans le courant de cet ouvrage, le peu qui m'en est resté dans les mains.

De temps à autre il dictait de fantaisie des objets séparés à MM. Gourgaud et Montholon. A tout ce travail, il joignait fort peu d'exercice : quelques promenades à pied, parfois la calèche, presque plus de cheval.

Le trente, il voulut cependant revenir à notre vallée du Silence, abandonnée depuis long-temps. Nous étions vers son milieu ; le passage était bouché par des broussailles mortes et une espèce de barrière faite pour arrêter le bétail. Le chasseur (le fidèle Aly) descendit, comme de coutume, pour nous ouvrir la route. Nous passâmes, mais le cheval du chasseur, pendant son opération, s'était éloigné de lui ; quand il voulut le reprendre, il s'enfuit. Il avait beaucoup plu, il alla s'embourber dans un marécage pareil à celui où l'Empereur, peu de jours après notre arrivée à Long-

wood, s'était vu enfoncer de manière à craindre d'y demeurer. Le chasseur courut après nous, pour nous dire qu'il demeurerait pour débarrasser son cheval. Nous étions dans un chemin très-difficile, fort étroit, à la file les uns des autres ; ce ne fut que quelque temps après que l'Empereur nous entendit redire entre nous l'accident du chasseur. Il gronda de ce que nous n'avions point attendu, et voulut que le Grand-Maréchal et le général Gourgaud retournassent vers lui. L'Empereur mit pied à terre pour les attendre, et marcha vers une petite élévation d'où il paraissait comme sur un piédestal, au milieu des ruines. Il avait la bride de son cheval passée autour de son bras, et s'est mis à siffler un air ; il avait pour écho une nature muette, et pour tout entourage la nudité du désert. « Et pourtant, me suis-je dit » involontairement, naguère encore que » de sceptres dans ses mains ! Que de » couronnes sur sa tête ! Que de Rois à » ses pieds !... Il est vrai, continuai-je à » part moi, qu'aux yeux de tous ceux » qui l'approchent, le voyent, l'entendent chaque jour, il demeure plus » grand qu'il ne le fut jamais ! C'est le

» sentiment, l'opinion de tout ce qui
 » l'entoure. Nous le servons avec autant
 » d'ardeur; nous l'aimons avec plus de
 » tendresse !... »

Sur ces entrefaites arrivèrent le Grand-Maréchal et Gourgaud : ils aidèrent l'Empereur à remonter à cheval, et nous continuâmes. Ces Messieurs avouaient du reste que sans leur secours, le cheval n'eût jamais pu s'en retirer; les efforts réunis de tous les trois avaient à peine suffi. Assez long-temps après, au tournant d'un coude, l'Empereur observa que le chasseur n'avait pas suivi, et dit qu'il eût fallu attendre de le savoir en état de continuer; ces messieurs pensaient qu'il était demeuré pour nettoyer tant soit peu son cheval. Dans le cours de notre promenade, à plusieurs autres tournans, l'Empereur répéta la même observation. Nous entrâmes chez le Grand-Maréchal, où nous nous reposâmes quelques instans; l'Empereur, en sortant, demanda si le chasseur était passé, on ne l'avait pas vu. Enfin, arrivant à Longwood, sa première parole fut encore de demander si le chasseur était arrivé; il l'était depuis long-temps, étant revenu par une route différente.

Je viens d'appuyer peut-être beaucoup sur cette minutieuse circonstance; mais c'est qu'elle m'a paru tout à fait caractéristique. Dans cette sollicitude domestique, le Lecteur aura de la peine à retrouver le monstre insensible, dur, méchant, cruel, en un mot le tyran dont on l'a si souvent, si long-temps entretenu.

La lecture d'O' Méara, depuis la première publication du Mémorial, m'a fait connaître deux autres circonstances qui coïncident si bien avec mon observation ci-dessus, et confirment si complètement l'idée que je m'étais faite du cœur et de la sensibilité réelle de Napoléon, que je ne puis résister à les transcrire ici.

O' Méara se trouvait chez l'Empereur en conversation tête à tête avec lui : « Tandis que Napoléon parlait, dit-il, » ma vue s'est obscurcie; tous les objets » m'ont paru tourner autour de moi, et » je suis tombé sans connaissance sur le » plancher. Revenu à moi, non, je n'oublierai jamais la sensation que m'a fait » éprouver le premier objet offert à ma » vue : Napoléon, la figure penchée sur » mon visage, me considérant avec l'expression du plus grand intérêt, de la

» plus vive anxiété; d'une main il ouvrait
 » mon col de chemise et de l'autre me
 » faisait respirer du vinaigre des Quatre-
 » Voleurs. — Lorsque vous êtes tombé,
 » m'a-t-il dit, j'ai d'abord cru que votre
 » pied avait glissé; mais vous voyant
 » demeuré sans mouvemens, j'ai craint
 » que ce ne fût une attaque d'apoplexie.
 » Marchand est entré en ce moment, et
 » Napoléon lui a commandé de m'apporter
 » de l'eau de fleur d'orange, un de
 » ses remèdes favoris. En me voyant
 » tomber, son empressement avait été
 » tel, qu'il avait arraché le cordon de
 » sa sonnette. Il me dit m'avoir relevé,
 » placé sur une chaise, arraché ma cravate,
 » inondé d'eau de Cologne, et me
 » demandait si c'était bien cela qu'il avait
 » dû faire; et quand je l'ai quitté il a
 » dit à Marchand, et tout bas pour que
 » je n'entendisse pas, de me suivre,
 » dans la crainte d'un nouvel accident
 » en regagnant ma demeure.

» Cypriani, le maître d'hôtel de Longwood,
 » dit ailleurs M. O' Méara, touchait à son
 » dernier moment; Napoléon, qui l'aimait
 » comme son compatriote et comme lui étant
 » entièrement dévoué, se montrait fort inquiet,
 » et demandait

» souvent de ses nouvelles. On ne désespérait
 » pas tout à fait; mais il était d'une faiblesse
 » extrême. La veille de sa mort, Napoléon
 » m'envoya chercher à minuit; et comme je
 » lui peignais l'état d'immobilité du malade:
 » Mais, me dit-il, si j'allais me montrer au
 » pauvre Cypriani, ma présence ne pourrait-elle
 » pas stimuler en lui la nature qui dort, et
 » l'aider à vaincre la maladie. Et il tâcha
 » de rendre son opinion plausible en décrivant
 » les effets électriques qu'il avait plus d'une
 » fois produits de la sorte. Je répondis que
 » Cypriani avait encore sa connaissance, et que
 » j'étais persuadé que l'amour et la vénération
 » qu'il avait pour son maître le porterait, en
 » le voyant, à faire un effort pour se lever
 » sur son séant, et qu'il était à craindre
 » qu'il ne passât dans ce mouvement. — Alors,
 » conclut-il après quelques observations
 » encore, j'y dois renoncer: c'est aux gens
 » de l'art à prononcer là-dessus. »

FRAGMENS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

J'AI dit plus haut quelque part dans le recueil, que je donnerais les fragmens de la campagne d'Italie, demeurés en mes mains. Me voilà à la fin d'un mois, j'en vais placer quelques chapitres.

A mon retour en France, par la funeste circonstance qui m'a rendu à moi-même, les motifs de garder pour moi seul les fragmens de la campagne d'Italie, que je possédais du consentement de l'Empereur, n'existant plus, et la privation de mes papiers par le ministère anglais ne me laissant pas l'occasion de rien publier sur Sainte-Hélène, je distribuai quelques-uns de ces fragmens, ne mettant d'autre condition à leur publicité, que de bien spécifier qu'ils étaient de simples brouillons, de premières dictées qui auront reçu sans doute, par la suite, de grandes altérations. Aujourd'hui que la restitution de mes papiers m'a mis à même de publier le Mémorial de Sainte-Hélène, j'ai eu la pensée d'y réunir tous ces fragmens de la campagne d'Italie, imaginant qu'ils ne seront pas sans inté-

rêt pour ceux qui aimeront à comparer ce premier jet avec les idées arrêtées : d'autant plus que tenant des depositaires mêmes du manuscrit de ces campagnes, que la volonté de l'Empereur a été que le tout fût publié avec luxe, cartes, plans, etc., et dédié à son fils, j'ai tout lieu de croire qu'on sera long-temps encore avant de jouir de cette publication *. J'insérerai donc le peu que je

* Les chapitres de la Campagne d'Italie étaient particulièrement ce que je me proposais de supprimer dans cette réimpression, pensant d'abord que, puisqu'en ce moment on les publiait dans toute leur étendue, mes fragmens isolés devenaient dès-lors inutiles. Toutefois, j'ai été conduit à changer de détermination par le sentiment que j'ai éprouvé moi-même en comparant les deux versions; sentiment, ai-je pensé, que beaucoup d'autres pourront partager avec moi. Des pages entières restent littéralement les mêmes, il est vrai; mais, tout-à-coup, des mots se trouvent changés, des épithètes altérées, des phrases ou même des paragraphes entiers supprimés, non pour la seule amélioration du style, mais pour la modification évidente du sens. Or, il n'est pas sans un grand intérêt, pour un grand nombre, de pouvoir connaître les motifs intérieurs qui ont amené ces variantes; suivre la disposition d'esprit qui a dû les dicter; assister, pour ainsi dire, au

possède, sept chapitres sur vingt-deux, soit à la fin des mois, soit dans le cours même du Journal quand il viendra à languir.

Voici, pour le présent, les premiers de ces fragmens: Vendémiaire, la Bataille de Montenotte, et Partie du Chapitre III sur la topographie d'Italie.

développement de la pensée du moment, la saisir tout entière dans ses rapports avec les conséquences qu'elle a pour objet de consacrer.

Dans le chapitre actuel, par exemple, les variantes montrent une légère suppression sur Pichegru, quelques additions lors du choix du général pour la journée de Vendémiaire; mais surtout la suppression entière du monologue, d'ailleurs si remarquable; et pourquoi cette dernière détermination; car ce monologue avait déjà assez arrêté l'attention du narrateur, pour avoir reçu des corrections de sa propre main, ainsi que le démontre la version du Mémoires; mais en voilà assez, je pense, pour me justifier d'avoir tout conservé.

TREIZE VENDÉMIAIRE.

N. B. Tous les mots en caractère italique sont des corrections faites au manuscrit original, de la main de Napoléon même.

I. *Constitution de l'an III.* — La chute de la Municipalité du 31 mai et du parti de Danton, de Robespierre, amena la chute des jacobins et la fin du Gouvernement révolutionnaire. *Depuis*, la Convention fut successivement gouvernée par des factions qui ne surent acquérir aucune prépondérance: ses principes variaient chaque mois. Une épouvantable réaction *affligea* l'intérieur de la république; les domaines cessèrent de se vendre, et le discrédit des assignats croissant chaque jour, les armées se trouvaient sans solde, les réquisitions et le maximum y avaient seuls maintenu l'abondance; les magasins se vidèrent; le pain même du soldat ne fut plus assuré. Le recrutement, dont les lois avaient été exécutées avec la plus grande rigueur, sous le Gouvernement révolutionnaire, cessa. Les armées continuèrent d'obtenir de grands succès, parce que jamais elles

n'avaient été plus nombreuses ; mais les armées éprouvaient des pertes journalières, il n'y avait plus de moyens pour les réparer.

Le parti de l'étranger, qui s'étayait du prétexte du rétablissement des Bourbons, acquérait chaque jour de nouvelles forces. Les salons étaient ouverts, on y discourait sans crainte ; les communications étaient devenues plus faciles avec l'extérieur ; la perte de la République se tramait publiquement.

La révolution était vieille, elle avait froissé bien des intérêts : une main de fer avait pesé sur les individus. Bien des crimes avaient été commis : ils furent tous relevés avec acharnement, et chaque jour davantage on excita l'animadversion publique contre tous ceux qui avaient gouverné, administré, ou participé d'une manière quelconque, aux succès de la révolution.

Pichegru avait été gagné : c'était le premier général de la République, fils d'un laboureur de Franche-Comté, et frère minime, dans sa jeunesse, au collège de Brienne ; il se vendit au parti royal, et lui livra le succès des opérations de son armée.

Les prosélytes des ennemis de la République ne furent pas nombreux dans l'armée ; elle resta fidèle aux principes de la révolution pour lesquels elle avait versé tant de sang, et remporté tant de victoires.

Tous les partis étaient fatigués de la Convention : elle l'était d'elle-même. Sa mission avait été l'établissement d'une constitution ; elle vit enfin que le salut de la patrie, le sien propre, exigeaient que, sans délai, elle remplît sa principale mission. Elle adopta, le 21 juin 1795, la constitution connue sous le titre de constitution de l'an III. Le Gouvernement était confié à cinq personnes, sous le nom de Directoire ; la Législature à deux Conseils, dits des Cinq Cents et des Anciens. Cette constitution fut soumise à l'acceptation du peuple, réuni en assemblée primaire.

II. *Lois additionnelles à la constitution.* — L'opinion était généralement répandue, qu'il fallait attribuer la chute de la constitution de 91 à la loi de la Constituante, qui excluait ses membres de la législature. La Convention ne tomba pas dans la même faute ; elle joignit à la constitution deux lois additionnelles,

par lesquelles elle prescrivit que les deux tiers de la législature nouvelle seraient composés des membres de la Convention, et que les assemblées électorales de départemens n'auraient à nommer, *pour cette fois*, qu'un tiers seulement des deux Conseils. La Convention prescrivit de plus que ces deux lois additionnelles seraient soumises à l'acceptation du peuple, comme parties inséparables de la constitution.

Le mécontentement fut, dès-lors, général. Le parti de l'étranger surtout voyait tous ses projets déjoués par ces dispositions. Il s'était flatté que les deux conseils auraient été entièrement composés d'hommes neufs et étrangers à la révolution, ou même en partie de ceux qui en avaient été victimes; et dès-lors il *espérait* d'arriver à la contre-révolution par l'influence même de la législature.

Ce parti ne manquait pas de très-bonnes raisons pour cacher les véritables motifs de son mécontentement; il alléguait que les droits du peuple étaient méconnus, puisque la Convention, qui n'avait eu de mission que pour établir une constitution, usurpait les pouvoirs d'un corps électoral, en donnant elle-

même à ses membres les pouvoirs d'un Corps Législatif; que la preuve que la Convention savait qu'elle agissait contre l'intention du peuple, c'est qu'elle imposait aux assemblées primaires la condition *arbitraire* de voter à la fois sur l'ensemble de la constitution et ses lois additionnelles. La Convention ne devait vouloir que ce que voulait le peuple. Pourquoi ne laissait-elle pas voter séparément sur la constitution et les lois additionnelles? C'est qu'elle savait que les lois additionnelles seraient unanimement rejetées. Quant à la constitution, en elle-même, elle était préférable sans doute à ce qui existait, et, sur ce point, tous les partis étaient d'accord. Les uns, il est vrai, eussent voulu un président, au lieu de cinq directeurs, les autres auraient désiré un Conseil plus populaire; mais en général on vit cette nouvelle constitution avec plaisir. Quant au parti de l'étranger, qui était dirigé par des comités secrets, il n'attachait aucune importance à des formes de gouvernement qu'il ne voulait pas maintenir; il n'étudiait, dans la constitution, que le moyen d'en profiter, pour opérer la

contre-révolution; et tout ce qui tendait à ôter l'autorité des mains de la Convention et des conventionnels lui était agréable.

III. *Les lois additionnelles sont rejetées par les sections de Paris.* — Les quarante-huit sections de Paris se réunirent; ce furent quarante-huit tribunes dans lesquelles *accoururent* les orateurs les plus virulents : Laharpe, Sérizi, Lacretelle jeune, Vaublanc, Régnault, etc. *Il fallait* peu de talens pour exciter tous les esprits contre la Convention; et *plusieurs* de ces orateurs en montrèrent beaucoup.

La capitale fut ainsi mise en fermentation. *Après le neuf thermidor, on avait organisé* la garde nationale. On avait eu *en vue d'en éloigner* les jacobins; mais on était tombé dans l'excès contraire, et les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en assez grand nombre.

Cette garde nationale était de plus de quarante mille hommes, armée et habillée. Elle partagea toute l'exaspération des sectionnaires contre la Convention; et les lois additionnelles furent rejetées dans Paris. Les sections se succédèrent à la barre de la Convention, et

y manifestaient hautement leur opinion. La Convention cependant croyait encore que toute cette agitation se calmerait aussitôt que les provinces auraient manifesté leur opinion par l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles. Elle croyait pouvoir comparer cette agitation de la capitale à ces commotions si communes à Londres, et dont Rome avait si souvent donné l'exemple au temps des comices. Elle proclama le vingt-trois septembre l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles, par la majorité des assemblées primaires; mais dès le lendemain les sections de Paris nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunirent à l'Odéon.

IV. *Résistance armée des sections de Paris.* — Les sections avaient mesuré leurs forces, évalué la faiblesse de la Convention: cette assemblée d'électeurs fut une assemblée d'insurgés.

La *Convention* annula l'assemblée de l'Odéon, la déclara illégale, et ordonna à ses comités de la dissoudre par la force. Le dix vendémiaire, la force armée se porta à l'Odéon, et exécuta cet ordre.